

Vie privée

Poussés par leur passion professionnelle, ces couples n'hésitent pas à parcourir la France, ou même le monde, entraînant leurs enfants dans leur sillage. Ils nous confient les clés de leur bonheur.

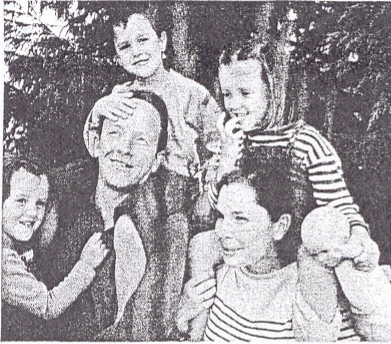


Olivier, Nathalie, Pierre-Marie, Térésa et Séraphie

« Nous sommes
une famille nomade

Vie privée

« Nous sommes une famille nomade »



Olivier, Nathalie, Pierre-Marie, Séraphie et Térésa quitteront Addis-Abeba en juin. Quel sera leur prochain port d'attache ?

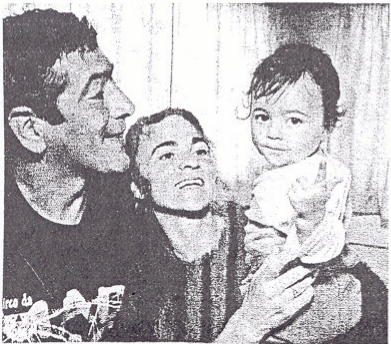
« Nos enfants parlent l'amharique, ont une nourrice éthiopienne et une foule d'amis ! »

Olivier : « Depuis sept ans, nous parcourons le monde au gré de mes missions. Je travaille dans l'humanitaire en tant que coordinateur de projets pour l'ONG Handicap International. En 1996, juste après notre mariage, nous sommes partis vivre à Belgrade. Trois ans plus tard, nous avons dû quitter la ville avant les frappes de l'Otan. Pierre-Marie, notre fils aîné, avait alors 2 ans. Après avoir été séparés quelques mois (Nathalie, enceinte des jumelles, est rentrée en France, de mon côté j'ai accepté un poste en Macédoine), nous nous sommes retrouvés au grand complet, en Ethiopie cette fois ! Depuis décembre 1999, nous résidons à Addis-Abeba. Pour quelques mois encore : mon contrat s'achève en juin 2004. Pour l'instant, nous ignorons notre futur lieu d'expatriation. »

Nathalie : « C'est en quittant Addis-Abeba que nos enfants seront confrontés pour la première fois à notre "nomadisme". Térésa et Séraphie ont grandi en Ethiopie, elles sont au jardin d'enfants. Pierre-Marie, lui, est en cours préparatoire dans une école franco-éthiopienne. Tous trois sont intégrés : ils parlent l'amharique, ont une nourrice éthiopienne, une foule d'amis. Et en même temps, ils ont déjà

une sacrée expérience du mouvement : bon nombre de leurs copains – fils ou filles d'expatriés – ont quitté le pays. Notre prochain départ ne semble pas les tourmenter. Si, un jour, notre mode de vie devenait contraignant pour les petits, s'ils s'en lassaient ou que cela venait entraver le bon déroulement de leur scolarité, sans hésiter, nous ferions le choix de la sédentarité. Au fond, nous ne nous considérons pas comme d'authentiques nomades. Cela ne nous empêche pas de nous investir dans les pays où nous migrons, de nous sentir chez nous, d'y construire une histoire, de tisser des relations ici et là et de nous installer confortablement ! »

Olivier : « Voilà pourquoi nos déménagements sont si éreintants ! Penser à la pharmacie, aux cadeaux de Noël, aux chaussures (les pieds des enfants grandissent vite !), aux livres pour tout le monde et pour de longs mois n'est pas évident. Mais l'inconvénient majeur reste la façon dont notre mode de vie est perçu. Les Français nous prennent pour des gens privilégiés, partis au soleil découvrir de mystérieuses contrées africaines. Ou pour des utopistes colmateurs de brèches. Nous avons du mal à partager notre expérience. »



Dans leur caravane, sur les routes, Jean-Michel et Elsa ont pour la petite Alizé de 10 mois les inquiétudes et les bonheurs de tous les parents.

« Nous nous déplaçons en tribu... Du coup, nous migrons avec nos repères ! »

Elsa : « A l'âge de 5 mois, Alizé avait déjà parcouru 15 000 kilomètres ! Elle a quatre pédiatres et une bonne dizaine de nounous. Nous avons fondé notre compagnie d'acrobates aériens il y a dix ans. Toute l'année, nous sillonnons la France, de festivals en fêtes de village, de galas en parades de rues... Il ne se passe pas une semaine sans que la troupe ne reprenne le voyage. Nous habitons une caravane de quinze mètres carrés. L'avantage, c'est qu'on se porte tous une attention réciproque forte.

L'inconvénient, c'est qu'on se sent un peu trop vivre les uns les autres ! Et puis, une caravane c'est un peu précaire pour accueillir un bébé. Malgré tout, dans cet univers de paillettes et de sciure, Alizé à 10 mois se porte bien. Jusqu'à trois mois et demi de grossesse, je jouais encore deux spectacles de trapèze volant par jour. Elle est là aujourd'hui, signe qu'elle était bien destinée à notre mode de vie nomade. »

Jean-Michel : « Nous nous déplaçons en tribu. La compagnie emploie vingt-cinq personnes. Du coup, nous migrons avec nos repères. Alizé a l'habitude d'être entourée d'une foule de gens bigarrés. Sous cette crèche-chapiteau, on lui parle autant en portugais, qu'en anglais ou en italien. Elle a autant de nourrices que

d'artistes disponibles. Je crois bien que c'est la plus radieuse des petites filles, mais je ne suis pas certain d'être objectif ! Lorsqu'elle sera en âge de suivre un enseignement scolaire, nous l'inscrirons à des cours par correspondance. D'ici là, peut-être que la compagnie se sera suffisamment étoffée, qu'on bénéficiera d'une institutrice attirée. »

Elsa : « Dit comme cela, on pourrait penser que tout est toujours... féérique. Bien des fois il m'est arrivé de culpabiliser. Alizé a toujours dû s'adapter à ma cadence. Je me rassure en me répétant qu'elle a aussi la chance de partager chaque instant de mon existence. Certains ne comprennent pas que l'on puisse élever des enfants dans le mouvement. Si nous avons un rythme de vie particulier, je ne pense pas pour autant que nous formions une famille originale. En ville, à la campagne ou sur les routes, tous les parents ont plus ou moins les mêmes inquiétudes, les mêmes doutes et les mêmes certitudes. »

Vie privée

« Nous sommes une famille nomade »



Pour Romain, Céline et Louise, débarquer à trois en terre inconnue a quelque chose de... fortifiant.

« Migrer avec un tout-petit, c'est plutôt simple... dès que l'on a un certain sens de l'organisation ! »

Céline : « Comme la majorité des professeurs-chercheurs à l'université, nous plions bagages régulièrement avec Louise, notre fille de 2 ans. En général, nous partons pour des séjours de trois ou quatre mois à l'étranger. Romain nous emmène aux Etats-Unis ; de mon côté, je réalise des enquêtes en Afrique du Sud. Entre deux missions, nous vivons à Paris où nous gardons un appartement. Depuis la naissance de Louise, nous n'avons jamais autant voyagé ! Nous aurions pu faire le choix de nous séparer à chaque fois. Mais Louise grandit trop vite : aucun de nous ne veut en perdre une miette ! Et puis changer d'univers avec un tout-petit, brinquebaler sa maisonnée et débarquer tous les trois en terre inconnue a quelque chose de... fortifiant. C'est peut-être dans ces moments de flottement et de remise en perspective qu'on fait l'expérience – de façon très saisissante – de ce qu'est la famille. »

Romain : « Lors de nos précédents voyages, nous n'avons pas imaginé faire garder Louise. Pendant que l'un travaillait, l'autre s'occupait d'elle. Pour notre prochain séjour au Cap cette année, nous envisageons de l'inscrire deux demi-journées hebdomadaires en crèche. Elle est très éveillée et a besoin de côtoyer d'autres enfants. Nous ne voudrions pas lui imposer une existence de recluse ! Car si nous parvenons toujours à régler les aspects matériels avant chaque départ, une inconnue subsiste fréquemment : il nous est difficile d'imaginer notre future vie sociale. A Providence, ville campus, nous avons vécu une période privilégiée de repli, tous trois isolés au cœur d'un hiver rude. A l'inverse, l'été passé en Afrique du Sud, nous logions dans une sorte de ferme pour chercheurs. Là, nous avons découvert la vie en communauté ! »

Céline : « Louise tire parti de chaque nouvelle situation. Elle s'adapte facilement. Migrer avec un tout-petit est plutôt simple, dès lors que l'on a un certain sens de l'organisation ! Prévoir une trousse à pharmacie infaillible peut se révéler un vrai casse-tête. Louise a par exemple toujours fait ses dents quand nous étions en vadrouille. Heureusement, nous n'avons rien oublié. Mais l'épreuve la plus redoutable reste la préparation du sac de jouets : pas facile de penser à emporter la peluche à moitié délaissée, le jeu qu'on croyait mal aimé... Ces quelques contraintes ne ternissent pas notre désir d'ailleurs, de recommencement. Ici ou à l'étranger, avec un ou plusieurs enfants, pas question de prendre racines ! » ■

Propos recueillis par Sandrine Nourissat. Reportage photos : David Balicki.

@ Réagissez aux témoignages de nos trois familles. Retrouvez-vous sur le forum de notre site enfant-magazine.com

L'avis de la spécialiste, Marie-Rose Moro

Marie-Rose Moro* dirige le service de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital Avicenne à Bobigny (Seine-Saint-Denis). Psychiatre et professeur des universités, elle est spécialiste des questions de migration.

Enfant magazine : Par choix ou par obligation professionnelle, certaines familles ont un mode de vie itinérant. Le changement et le mouvement sont-ils dangereux pour les enfants ?
Marie-Rose Moro : Il n'y a aucune raison pour que le nomadisme soit source de souffrance chez les enfants. Avoir un seul et unique lieu de vie n'est pas une règle. Au contraire !

Par principe, les enfants ne sont pas destinés à grandir dans un même environnement. Bénéficiant d'une immense capacité d'adaptation, ils recherchent le renouvellement et la diversité. C'est souvent chez les adultes que la multiplicité et la variabilité posent problème !

Quelles sont les règles à respecter pour que ce nomadisme soit bien vécu ?
M.-R. M. : L'enfant doit pouvoir anticiper le changement. Pour cela, bébés comme adolescents doivent être accompagnés par leurs parents. Ceux-ci doivent leur apporter des informations simples, nécessaires à la représentation

de leur avenir. L'objectif étant d'amener la famille entière à s'approprier le départ. A en rêver. Par ailleurs, le petit doit être rassuré sur les éléments qui constituent sa « sécurité interne » : il doit savoir que ses parents seront toujours présents. Que tout le reste peut changer, mais que cela reste immuable.

Existe-t-il des précautions spécifiques à prendre par tranche d'âge ?
M.-R. M. : Jusqu'à 3 ans, les enfants vivent à travers les réactions de leurs parents. Ils possèdent des capteurs sensoriels qui leur permettent de comprendre le monde qui les entoure. Dans ces

conditions, il est conseillé aux parents de tout-petits de se réjouir de leur mode de vie !

Comment les plus de 3 ans envisagent-ils la mobilité ?
M.-R. M. : A l'école primaire, les enfants redoutent la différence et ont besoin de se fondre dans un groupe. Se séparer de ses copains est difficile à cet âge. Cela entraîne une rupture d'identification qui, parfois, est ressentie comme un deuil. Annoncer et préparer le départ ensemble, dès que possible, est indispensable. Puis il faut les encourager à tisser des liens étroits avec leur passé.

* Marie Rose Moro est l'auteur de *Enfants d'ici, venus d'ailleurs*, éd. La Découverte.